

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

- Quelque chose cloche ! se dit Augustine.

Les passagers suivants s'entrechoquèrent rudement en cascade de dominos. Quelques exclamations soulignèrent l'incongruité de cet arrêt inopiné. Sans prévenir davantage, Augustine fit demi-tour et projetant sa canne en grands moulinets écarta les autres voyageurs impatients. Le jeune homme qui, respectueusement - elle n'avait plus l'âge de la galanterie - l'avait laissée monter la première, poussa un gros soupir et recula pour la laisser descendre.

Elle se fraya un chemin à contre-courant jusqu'à l'entrée de la gare. Il lui fallait trouver un taxi. Une file d'arrivants la précédait. Elle s'appuya lourdement sur sa canne, soupira, poussa quelques gémissements jusqu'à fendre l'âme des plus résistants et s'installa dans le premier taxi libre.

- Alors elle va où la petite dame ? demanda le chauffeur
- Elle va au cimetière, répondit-elle.
- Entrée sud ou entrée nord ?

Allons bon, voilà qu'il fallait une boussole pour aller au cimetière en voiture. Elle y allait tous les jours, à pied et ne savait même pas qu'il y avait deux accès. Comme si on se bousculait aux portillons pour y entrer.

- Nord, répondit-elle

Elle ajouta en pensée

- Nord ou Sud, qu'importe. Il n'aura pas bougé.

Bercée par le moteur du taxi, elle se remémora cette annonce dans le journal de Caen. Ce jour-là elle aurait pu tourner la page trop vite, être interrompue dans sa lecture ou mettre au feu le quotidien, sans l'avoir ouvert. Elle s'adonnait régulièrement à cet autodafé quand la une était une ineptie à ses yeux. Le dernier gros titre qui avait valu cette affectation définitive au journal était : « sa compagne s'enfuit en sautant par la fenêtre, il tue le chat » Cette manchette avait profondément heurté sa sensibilité féline. Si tous les maris abandonnés tuaient un chat, les souris

seraient drôlement à la fête ! Elle aurait bien plus largement approuvé « le chat s'enfuit en sautant par la fenêtre, il tue sa compagne ».

Mais ce jour-là elle avait feuilleté tranquillement toutes les pages jusqu'à la nécrologie. Depuis quelques temps elle trouvait moins d'intérêt à cette rubrique. Dans ses connaissances plus grand monde ne mourrait. Ils étaient, pour la plupart, déjà tous morts. Alors quand elle avait vu le faire-part de décès de Bérénice Merlier née Pichon, elle n'en avait pas cru ses yeux. Elle l'avait lu et relu : le nom, bien sûr, était le bon ; l'âge : quatre-vingt-six ans, aussi ; son nom à lui dans la liste des attristés avait fini de confirmer la bonne nouvelle. Elle était bien morte. Il avait épousé une jeunette ce niquedouille et elle mourrait la première... bien fait pour lui.

Elle avait prévenu tout le groupe :

- « Cet après-midi pas de scrabble, Bérénice Pichon est morte, faut qu'on discute ! »

« Tout le groupe » se résumait aujourd'hui à Rolande, en quête incessante d'une nouvelle histoire romantique à vivre, à entendre ou à raconter ; Marceline, constamment prête à en découdre avec tout le monde ; Violette, toujours en retard parce qu'occupée à choisir sa tenue, son maquillage jusqu'à son parfum ; Elvire, la plainte incarnée, une perpétuelle larme au coin de l'œil, une désespérée de la rencontre. Les autres avaient rejoint leurs amours joyeuses, déçues ou rêvées dans un ailleurs qu'on espère toujours meilleur. Ces quatre-là souhaitaient encore rencontrer l'homme de leur fin de vie. Augustine, elle, l'avait croisé des années auparavant. Elle avait vécu le reste de « sa vie par procuration », merci Jean-Jacques Goldman.

Augustine sortit de sa rêverie pour entendre le chauffeur s'énerver contre la fourgonnette arrêtée au milieu de la rue. Prenant sa passagère à témoin, il commenta ce qui l'empêchait d'avance :

- Ah ! Évidemment, c'est une femme !
- Et alors ? rétorqua Augustine
- Et alors, et alors, c'est pas un boulot de femme de décharger des cartons.
- Pourquoi donc ?
- Ben vous voyez bien, ça prend plus de temps.
- J'ai tout mon temps.

- Pas moi, répondit le chauffeur énervé. Il ajouta plus bas : ah ces bonnes femmes toujours en train de se défendre les unes les autres ! Même les vieilles.
- La vieille, elle voudrait penser tranquille.

Il ronchonna dans la moustache absente, qu'il avait rasée le matin même sur demande de son épouse agacée par les quelques poils qu'elle trouvait tous les matins dans le lavabo, quand il la taillait. Puis il alluma la radio.

Augustine reprit le cours de ses pensées.

Tout le monde était arrivé à l'heure pour une fois. Même Violette. Il avait alors régné une effervescence digne d'une réunion d'adolescentes. Les commentaires avaient fusé de toutes parts :

- Elle est morte de quoi ? avait demandé Violette, essayant devant son miroir de poche, le bâton de rouge « lèvres pulpeuses » qu'elle avait eu le temps d'acheter sur la route.
- On s'en fiche, elle est morte avait répondu Rolande.

Elle n'était pas insensible, mais à la manière d'un clou chassant l'autre, elle pensait que la mort de quelqu'un laissait une place libre pour un ou une autre.

- C'était quand même une belle histoire Bérénice et Félicien, avait susurré Elvire, le mouchoir serré dans la main, prêt à essuyer une larme.

Augustine l'avait fusillée du regard et Elvire, penaude, avait ajouté :

- Mais quand même c'était moche pour toi.

Avec toute la délicatesse dont elle n'était pas capable, Marceline avait constaté :

- C'est vrai Augustine, tu t'étais mal débrouillée sur ce coup-là ! Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?
- Quoi qu'est-ce que je vais faire maintenant ?
- La voie est libre, avait lancé Rolande les bras levés en signe de victoire.
- Pour qui ? avait à nouveau demandé Violette qui suivait rarement le cours d'une conversation

Ignorant la question, Elvire avait ajouté, des sanglots plein la voix :

- Tu vas pouvoir vivre ta grande histoire d'amour, depuis le temps que tu attends ce jour, c'est merveilleux !

Elle avait ajouté de sa petite voix mouillée :

- Si tu savais comme je t'envie.

Avec force arguments, les quatre amies avaient fini par convaincre Augustine que son grand jour était arrivé. Elle qui leur parlait si souvent de Félicien.

Pour Augustine, Félicien avait toutes les qualités : il était beau, romantique, drôle et sérieux à la fois, fidèle Enfin Il était comme ça il y a plus de 60 ans. Comme plus personne ne l'avait revu, on supposait qu'il n'avait pas changé. Elle avait toujours pour lui le regard de ses vingt ans. Et personne ne se risquait à dire du mal de « son » Félicien.

Le quatuor avait quitté la maison en insistant sur la chance qu'elle avait, que cela ne se reproduirait pas, qu'elle ne devait pas laisser la place à une autre. Autant d'arguments qui avaient trotté dans la tête d'Augustine depuis trois jours. A aucun moment, son âge, celui de Félicien ou de ses copines n'était rentré en ligne de compte dans sa réflexion. Si « les histoires d'amour finissent mal en général », la sienne, qui durait à sens unique depuis tant d'années, ne pouvait avoir le même sort ! Elle espérait Félicien depuis tant d'années.

Alors elle avait pris sa décision, avait jeté dans un sac quelques affaires, pour attraper le prochain train pour Caen, le train pour Félicien. Arrivée à la gare, elle avait joué son rôle préféré : la digne vieille dame, un pauvre sourire, une canne et une petite voix chevrotante. Elle avait obtenu son billet en cinq minutes. Et puis elle s'était avancée sur le quai numéro 2, avait posé le pied sur la première marche et...

Le chauffeur de taxi imberbe, arrêté depuis cinq minutes s'impacienta :

- Elle descend quand elle veut la p'tite dame !

Elle paya et quitta la voiture. Évidemment elle ne connaissait pas cet accès au cimetière. Empêtrée avec son sac et sa canne elle poussa difficilement le portail rouillé. Les grilles des cimetières grincent. Les morts ne peuvent s'en échapper sans attirer l'attention. Très peu essaient, encore moins y parviennent.

Elle s'aventura dans la première allée. Elle découvrait le cimetière côté nord, allée A. Tiens Léontine et Hortense étaient voisines ici aussi. Pas étonnant. Elle les revoyait continuellement serrées l'une contre l'autre, se chuchotant des billevesées et gloussant à leurs bêtises. Un peu plus loin elle reconnut le mausolée de Paulo. Ah ! Elle pouvait bien lui avoir élevé ce monument la Rolande, avec toutes les cornes qu'elle lui avait offertes, c'était la moindre des choses. Le cerf dessiné sur le marbre était d'un goût douteux, même s'il évoquait la passion de Paulo pour la chasse.

Elle commençait à trouver cette visite au cimetière amusante, en partant de ce côté. L'entrée Sud, qu'elle empruntait d'habitude, la menait directement à l'allée B,

emplacement 342. Elle ne s'était jamais aventurée plus loin que cette tombe qu'elle visitait tous les jours et fleurissait toutes les semaines depuis 20 ans.

Elle longea tranquillement la grande allée centrale, s'arrêtant parfois devant une stèle, une chapelle, une plaque, un nom qu'elle reconnaissait.

En approchant de l'allée B, Augustine aperçut au milieu des croix dressées une agitation insolite. Cachée derrière une haute stèle, elle observa un spectacle incongru.

Elvire affolée, pleurait, agenouillée sur la tombe. Violette, le chapeau défoncé, la robe déchirée, sans plus aucune retenue se battait à grands coups d'ombrelle avec Rolande qui vociférait des grossièretés. Quant à Marceline, les mains sur les hanches, elle était dépassée par la situation.

Jugeant que la scène avait assez duré, Augustine apparut côté cour. Elle entra dans le champ de vision de Rolande dont la dernière insulte se perdit. Marceline, sans quitter ses hanches des mains, écarquilla les yeux, muette. Violette, surprise par l'arrêt du combat rabattit son chapeau et aperçut Augustine. Seule Elvire, toujours prostrée continuait les simagrées larmoyantes dont elle avait depuis toujours l'exclusivité.

- Bonjour Mesdames, articula Augustine du bout des lèvres.

Le silence qui suivit se perdit dans les allées du cimetière. Elvire releva la tête et se mit à pleurer de plus belle.

- Tu ne dois pas être là, cria-t-elle. Ta place est avec Félicien.
- Et la vôtre est ici ? rétorqua calmement Augustine.

S'ensuivit une cacophonie de justifications dont elle isola ces mots : chanceuse, injustice, revanche, partage ...

Augustine attendit que le calme revienne devant cette tombe. Elle posa son sac calmement et prit la parole :

- Que faites-vous ici ?

Penaudes, les quatre harpies n'osaient se regarder ni lever les yeux vers Augustine. Celle-ci silencieuse patientait, appuyée sur sa canne.

Rolande prit la parole :

- Comme tu avais abandonné Boniface pour rejoindre Félicien,
- Je n'ai jamais abandonné Boniface, l'interrompit Augustine.
- Tu partais quand même rejoindre ...

Elvire ne put finir sa phrase

- Je n'ai jamais abandonné Boniface ! martela Augustine.

Elle prit une grande inspiration :

- Vous avez cherché à m'éloigner de lui, même ici. Vous êtes jalouses depuis toujours. Il y a cinquante ans, vous étiez toutes folles de Boniface. Moi de Félicien. Un jour le beau Félicien est parti à Caen, rejoindre cette Bérénice. J'étais au désespoir. Et contre toute attente, c'est Boniface qui m'a consolée. Vous en étiez vertes, je le sais. Mais il m'aimait que voulez-vous. Il a été patient. Mon chagrin s'est atténué et j'ai dit oui à sa demande en mariage. Il a été un délicieux mari. Moi, j'avais laissé un bout de mon cœur près de celui de Félicien. C'est aujourd'hui que je réalise vraiment combien Boniface a été l'homme de ma vie ! Je vous remercie, vous m'avez ouvert les yeux.

Le silence du cimetière entourait maintenant ces femmes. Les sentiments se comptaient sur les rides du temps. L'une après l'autre les quatre compagnes se séloignèrent.

Augustine s'assura qu'elles avaient disparu et sortit de derrière la stèle de Boniface Duclou (1927-2003) un petit siège qu'elle déplia face au caveau. Elle s'installa comme à son habitude et continua sa conversation de la veille.

- Je dois t'avouer quelque chose Boniface, c'est la première fois que j'ai failli te tromper. J'étais prête à partir rejoindre ce Félicien qui avait avalé un morceau de mon cœur. Le quatuor infernal – tu sais bien de qui je parle – avait réussi à me convaincre de le rejoindre. C'est en montant dans le train que j'ai compris : leur jalousie persistait depuis toujours... elles te voulaient. Même mort !

Elle soupira et reprit :

- Je reste Boniface. Même mort, tu n'es pas tout seul. A demain.

Elle replia son siège, le cacha derrière le monument et balançant sa canne d'un côté son sac de l'autre elle rentra chez elle en chantonnant.